

biens de la terre, demandez-lui aussi la grâce de n'en pas faire un mauvais usage; demandez la force de ne pas succomber aux tentations, dont ils sont une occasion si fréquente et si dangereuse. Surtout, mes Frères, prenez garde d'imiter les enfants de ce siècle, pour qui plus rien n'est sacré, quand il s'agit de leurs intérêts matériels. Souvenez-vous que vous devez sanctifier le jour que Dieu a réservé pour être consacré à son service; qu'il a attaché à la fidèle observance de ce commandement, les bénédictions temporelles les plus abondantes; et qu'il menace de ses malédictions les profanateurs du jour de son repos.

» Mais délivrez-nous du mal.

» Le plus grand de tous les maux, Mes Frères, et la source de tous les maux qui inondent la terre, c'est le péché. Demandez donc à Dieu, demandez qu'il vous préserve de maladies, d'infirmités qui vous mettraient dans l'impossibilité de vous livrer à vos rudes travaux; demandez qu'il éloigne de vos campagnes les tempêtes, les orages, la grêle, et tous les fléaux qui pourraient y porter le ravage; mais demandez aussi, demandez surtout qu'il vous préserve du péché et de la mort éternelle, qui en serait la suite malheureuse. (*L'Apôtre des Chaumières. Circonstances.*)

ORGUEIL.

I. — Qu'est-ce que l'orgueil, dit saint Augustin, sinon un amour désordonné de notre propre excellence, qui fait qu'au lieu de s'attacher à Dieu et de lui rapporter toutes choses, on rapporte tout à soi-même, comme si on n'avait tout que pour soi-même: *Quid est autem superbia, nisi perversa celsitudinis appetitus? Perversa autem celsitudo est, deserta eo cui debet animus inhaerere principium, sibi quodam modo fieri atque esse principium.*

» D'après ce saint docteur, on définit ordinairement l'orgueil; un amour désordonné de nous-mêmes, qui, en nous aveuglant sur notre propre mérite, fait que nous nous estimons plus que nous ne sommes, que nous nous préférons aux autres, et que nous voulons sans cesse nous élever au-dessus d'eux.

» Cet amour déréglé de nous-mêmes, qui couvre de ténèbres notre intelligence et nous aveugle, est commun à tous les péchés capitaux; c'est la source commune d'où ils jaillissent tous: c'est le tronc de l'arbre d'où naissent toutes les branches qui représentent ces péchés.

» L'amour de nous-mêmes n'est pas mauvais de sa nature, il est même bon. Nous pouvons, nous devons même nous aimer. Jésus-Christ nous en fait un devoir, puisqu'il nous donne pour règle de notre amour du prochain, celui que nous avons pour nous-mêmes: *Dilige proximum tuum sicut teipsum.*

» Dieu, l'auteur de notre nature, a gravé profondément en nous cette inclination et ce devoir. C'est un sentiment qui est en nous, indépendamment de notre propre volonté, et dont il ne nous est pas plus possible de nous dépouiller que de notre propre être.

» Mais cet amour de nous-mêmes doit avoir des bornes, et doit être soumis à des règles.

» Nous pouvons, nous devons nous aimer; mais ce ne doit pas être au préjudice de l'amour, du respect et de l'obéissance que nous devons à Dieu, de nos devoirs de charité et de justice envers les autres hommes, et de ce que nous nous devons à nous-mêmes.

» L'amour de nous-mêmes renfermé dans ces limites, est légitime; c'est une vertu, source de vertus et de bonnes œuvres; mais s'en écarte-t-il, va-t-il jusqu'à méconnaître et violer ces devoirs, dès lors il est déréglé et coupable: de vertu qu'il était, il se change en vice; il devient la source d'une foule de vices et d'actions criminelles. (*L'Apôtre des Chaumières. Péchés.*)

II. — Si nous nous complaisons à contempler notre propre mérite comme nous étant personnel, nous abordons le premier degré de l'orgueil: la vanité ou la vaine gloire.

» Cette vaine gloire, on la définit: Une complaisance avec laquelle nous contemplons notre propre mérite, réel ou imaginaire, comme s'il nous était propre et personnel.

» On l'appelle avec raison vaine gloire.

» Elle est vaine, 1^o parce que ce dont nous tirons gloire n'a ordinairement qu'un mérite purement imaginaire;

» Elle est vaine, 2^o parce que lors même que ce mérite serait réel, il ne nous appartient pas, mais à Dieu qui en est l'auteur et à qui en revient la gloire;

» Elle est vaine, 3^o enfin, parce que la gloire que nous en prétendons tirer ne nous sert à rien; que dis-je? le plus souvent nous est funeste.

» J'ai dit d'abord *vaine*, parce que ce dont nous tirons gloire n'a souvent qu'un mérite imaginaire.

» De quoi nous glorifions-nous, Mes Frères, et tirons-nous ordinairement vanité?

» De notre esprit? Nous nous imaginons en avoir, et en avoir beaucoup! Hé! qui est-ce qui ne croit pas en avoir? Que dis-je? Les plus sots ne sont-ils pas ceux qui s'imaginent en avoir le plus et qui s'en glorifient davantage? Les gens d'esprit sont ordinairement les plus modestes et les moins vaniteux. (*Id.*, *ibid.*).....

» J'ai dit en second lieu : vaine, parce que le mérite dont nous nous glorifions, fût-il réel, ne nous appartient pas.

» Ici, c'est le grand apôtre lui-même qui va vous répondre : « *Quis te discernit? Quid autem habes quod non accepisti? Si autem accepisti, quid gloriaris quasi non acceperis?* Qui est-ce qui vous distingue de vos frères? » Qu'avez-vous que vous n'avez reçu? Et si vous avez tout reçu, qu'avez-vous dont vous puissiez vous glorifier?

» Qu'avons-nous, en effet, que nous n'ayons reçu de la libéralité de notre Dieu, et dont nous puissions nous glorifier comme d'un bien propre et personnel? Dons et facultés de notre âme, intelligence, mémoire, imagination, adresse. — Dons et qualités du corps : force, beauté, santé. — Dons de la fortune : naissance, richesses, honneurs. — Dons de la grâce. — N'est-ce pas à la libéralité de notre Dieu que nous en sommes redevables? Qu'avons-nous donc à nous glorifier? (*Id.*, *ibid.*) »

» J'ai dit en troisième lieu, *vaine*, parce que la gloire que nous en prétendons tirer nous est inutile; que dis-je? le plus souvent nous est funeste.

» Croyez-vous que la bonne opinion que vous avez de vous-même ajoute à votre mérite, ou au moins croyez-vous

qu'elle ajoute à celle que les autres hommes ont de votre mérite, qu'elle vous attirera leur estime et leurs éloges?

» Loïn de là : plus ils verront que vous prisez votre propre mérite, moins ils auront une opinion avantageuse de vous : soit envie, ce qui arrive souvent; soit, ce qui arrive bien souvent aussi, parce qu'ils vous apprécieront à votre juste valeur, c'est-à-dire comme un homme vain et infatué de lui-même.

» Croyez-vous que cette bonne opinion que vous avez de vous-même vous rende plus agréable à Dieu, et vous donne plus de mérite à ses yeux?

» Oh! pouvez-vous croire que Dieu, à qui vous dérobez sa gloire par votre vanité, vous en sache gré? Jugez-en par la sentence que porte Jésus-Christ sur ce pharisien dont je vous ai parlé plus haut, et qui, comme vous, était enflé par un sentiment de vaine gloire.

» Tandis que l'humble publicain, qui ne reconnaît en lui-même rien dont il puisse tirer vanité, au lieu de porter la tête haute et de se glorifier, la baisse avec confusion, n'ose lever les yeux, se frappe la poitrine et dit : *Seigneur, soyez-moi propice, à moi qui ne suis qu'un misérable pécheur!* Tandis que cet homme, chargé, semble-t-il, d'iniquités, qui ne doit s'attendre qu'aux foudres du ciel, reçoit un arrêt de justification, quelle est la sentence qui atteint cet autre qui, lui, n'a rien de répréhensible à se reprocher, n'a à présenter à Dieu que des vertus et des bonnes œuvres qu'il étale avec emphase? Ah! celui-ci est frappé d'un arrêt de réprobation!

» Aux yeux de Dieu vous perdez donc le fruit de toutes vos bonnes œuvres (*Id.*, *ibid.*) »

III. — « Notre vanité se manifeste de plusieurs manières.

» La première manifestation s'appelle *ostentation*.

» On entend par *ostentation* certaine affectation à faire voir le bien, les talents, les qualités que l'on possède ou que l'on croit posséder.

» Ce n'est pas le désir d'édifier nos frères, qui nous porte à cette manifestation des dons de Dieu, ni la reconnaissance envers lui. L'ostentation est un sentiment égoïste, étroit, qui exclut et l'amour du prochain, et la reconnais-

sance envers Dieu. Nous n'avons en vue que de nous attribuer à nous-mêmes la gloire des dons de Dieu.

» L'ostentation est ce vice contre lequel Jésus-Christ nous recommande si instamment de nous tenir en garde : *Attendite ne justitiam vestram faciatis coram hominibus, ut videamini ab eis* : Gardez-vous bien de faire vos bonnes œuvres, d'étaler vos vertus devant les hommes pour en être remarqués. C'est ce vice qu'il reprochait si sévèrement aux Pharisiens : *Exterminant facies suas ut videantur ab hominibus jejunantes* : Ils ont grand soin d'avoir le visage pâle et abattu, afin que les hommes reconnaissent qu'ils pratiquent les jeûnes et les macérations.

» Ce vice, il n'est pas rare de le retrouver encore parmi les chrétiens. Désireux que l'on ait de nous une bonne opinion, que l'on connaisse nos qualités, nos bonnes œuvres, notre fortune, notre rang, notre habileté, et tout ce que nous croyons propre à nous donner du mérite et de la considération, nous ne faisons pas toujours sonner de la trompette pour les publier, nous ne nous vantons pas hautement nous-mêmes ; nous sommes ordinairement plus modestes, ou du moins plus prudents et plus adroits ; nous dirigeons notre conduite, nous faisons nos pratiques de piété, nos œuvres de charité et de bienfaisance de manière qu'elles n'échappent pas aux regards, qu'elles parlent elles-mêmes et fassent notre éloge.

» Mais nous ne sommes pas toujours aussi réservés : nous ne nous contentons pas toujours de l'éloge muet de nos œuvres ; à leur langage, qui ne nous paraît pas toujours assez éloquent, nous ajoutons le nôtre ; nous n'hésitons pas à faire nous-mêmes notre éloge, nonobstant ce conseil du Sage : *Laudet te alienus, non os tuum* : Que ce soit un autre qui vous loue, et non votre bouche. (*Id., ibid.*)

IV. — « Cette seconde manifestation est appelée *Jactance* ou *vanterie*...

» Avec quelle complaisance n'aimons-nous pas à parler de nous-mêmes, à faire valoir notre mérite, nos talents, nos succès, notre naissance, notre famille, notre fortune, nos biens, nos hauts faits, nos prouesses, quelquefois même nos vices ?

» Oni, nos vices, et cela n'est pas aussi rare qu'on le pourrait croire. Il y a de ces libertins déhontés qui ne rougissent pas de vanter leur honteux désordre, et de s'en faire gloire, comme ces pécheurs dont parle l'Écriture : *Lætantur cum male fecerint*. Triste et ignominieuse gloire ! Que les conséquences en sont affreuses ! De semblables paroles portent au mal par l'exemple ; elles sèment les vices, moissonnent les vertus ; elles flétrissent les réputations. Quelle impression souvent ne produisent-elles pas ?

» Peut-être, quand nous nous vantons de nos qualités, ne le faisons-nous pas maladroitement comme certaines personnes qui ont toujours le *moi* à la bouche : *Moi* je fais ceci, *moi* je dis cela. Mais notre vanterie, pour être plus adroite, pour manier plus habilement les circonlocutions, en est-elle moins coupable ? N'est-ce pas toujours le même sentiment qui nous guide ?

» Cependant, je dois le dire ; ce n'est pas toujours un péché de parler de soi avantagement, de faire connaître le bien qu'on fait ; on peut en parler, non pour en tirer vanité, mais pour se justifier d'un reproche injuste, pour repousser la flétrissure qu'on voudrait imposer à un nom, à une réputation sans tâche, selon cette recommandation de l'Esprit-Saint : *Curam habet de bono nomine* : Ayez soin de conserver pur votre nom. Ou bien encore pour l'édification ou l'instruction du prochain. Témoin le grand Apôtre, que nous voyons quelquefois vanter ses travaux, ses souffrances et ses bonnes œuvres.

» Mais qu'il est rare que ce soit le même esprit qui nous anime, quand nous parlons de nous avantagement et que nous nous vantons ! Et combien de fois, pour nous relever et nous prévaloir, ne blessons-nous pas nos frères ?

» Malgré tout l'esprit et toute l'adresse qu'on y peut mettre, quand on se vante, il est bien rare qu'on ne choque pas les autres. Pour se grandir, ne faut-il pas les rabaisser ? Alors, de la jactance on passe à l'injustice.

» Nous en avons un exemple, Mes Frères, dans le langage du Pharisien de l'Évangile. — Il vanta ses vertus et ses bonnes œuvres. Mais il ne s'en tient pas à cela, il faut qu'il se compare aux autres, qu'il les abaisse pour mieux s'é-

lever au-dessus d'eux : « Je ne suis pas comme le reste des hommes, ni comme ce publicain. (*Idem, ibid.*) »

V. — « La troisième manifestation de la vanité c'est la fierté et le dédain.

» Pleins d'estime pour nous-mêmes, aveugles sur nos défauts, n'ayant les yeux ouverts que sur nos qualités, nous aimons à nous comparer aux autres. Mais comme nous n'employons pas pour eux la même mesure que pour nous, et que, tandis que nous n'apercevons pas une poutre dans notre œil, nous voyons une paille dans celui de notre frère, tout naturellement nous nous trouvons bien supérieurs à eux. Ils n'ont pas de qualités qui puissent entrer en comparaison avec les nôtres. Alors nous ne les regardons que de la hauteur du piédestal que nous a élevé notre orgueil ; nous affectons avec eux un air fier et altier pour leur faire sentir notre supériorité ; quelquefois même nous prenons un air de dédain et de mépris : Qu'est-ce que cette personne-là ? Qu'est-ce que ces gens-là ? Nous ne le disons pas à haute voix ; notre bouche ne le prononce pas ; mais avec quelle éloquence nos regards, notre geste, notre maintien, notre silence même ne le disent-ils pas ? — Et qui êtes-vous donc, mon cher frère, pour écraser ainsi de votre dédain votre prochain qui vaut mieux que vous ? Lui, il n'est qu'un pauvre ouvrier, un homme du peuple, mais un ouvrier probe et honnête. Et vous, qui êtes-vous ? Un fils de famille riche, mais dont les richesses n'ont peut-être pas une origine bien honorable ! Noble, mais qui déshonorez la noblesse de votre origine par une conduite et des mœurs ignobles ! Un personnage haut placé, mais dont les sentiments sont aussi bas que le poste est élevé !

» Et voilà ce que l'on rencontre tous les jours. Parce que nous aurons un peu plus de fortune qu'un autre, parce que nous serons parvenus, souvent moins par notre mérite que par nos intrigues et à force de bassesses, à un emploi qui nous élève et nous distingue, nous ne regarderons plus qu'avec dédain d'anciens camarades, nos plus proches parents ? (*Id., ibid.*) »

VI. — « La quatrième manifestation de la vanité, c'est la fatuité.

» J'appelle ainsi certaine affectation à nous admirer nous-mêmes et à nous faire admirer et louer des autres.

» Vice aussi commun qu'il est sot et ridicule.

» Voyez cette jeune fille, cette femme idolâtre de ses charmes et de sa beauté (et combien d'hommes sur ce point sont femmes) ! Voyez-les des heures entières devant une glace, contemplant leurs traits, leurs bonnes grâces, la fraîcheur de leur teint, l'élégance de leur mise. Voyez-les dans les rues, sur les places publiques et jusque dans nos églises : quelle affectation dans leur maintien, dans leur démarche et dans tous leurs gestes ! Comme elles cherchent à attirer l'attention ! Et quand elles croient qu'on les remarque, comme la joie perce dans leurs regards ! quel ton de suffisance elles prennent !

» Voyez cet artiste, cet ouvrier, cet écrivain : il est sans cesse en contemplation devant ses chefs-d'œuvre. — Comme ils aiment à les étaler aux yeux du public ! Avec quelle ardeur ils recherchent, que dis-je ? ils mendient les éloges ! Que de ruses, que de manœuvres, que de moyens détournés ils employent ! Fausse humilité, modestie feinte. Que de basses flatteries ils distribuent dans l'espérance d'être payés de retour ! Et lorsqu'ils reçoivent ces éloges si ardemment désirés, avec quelles délices ils savourent la fumée de ce précieux encens !

» Que retirons-nous de cette affectation ridicule, de cette recherche excessive d'éloges ? Bien rarement nous venons à bout de faire partager l'admiration que nous avons de nous-mêmes et de nos œuvres, et d'autant moins que nous paraissions nous admirer davantage.

» Peut-être recevons-nous quelques louanges banales, insignifiantes qu'on nous accorde par courtoisie ou par complaisance, mais dont on se dédommage ensuite par d'amères critiques, par de cruelles plaisanteries, par le ridicule qu'on jette sur notre fatuité et notre suffisance.

» Ah ! voulons-nous nous faire admirer véritablement, obtenir des éloges sincères, imposer silence à la critique et aux railleries, appliquons-nous davantage à les mériter qu'à les rechercher : car il est bien vrai aux yeux du monde comme aux yeux de Dieu : « Que celui qui s'élève au-dessus des autres sera rabaisé, et que celui qui s'ou-

blie et s'abaisse sera relevé. » Tôt ou tard on fait justice, et l'on rend hommage à son mérite (*Id., ibid.*). »

VII. — « La cinquième manifestation de la vanité c'est la *susceptibilité*, c'est-à-dire une sensibilité extrême, à tout ce qui peut blesser tant soit peu notre amour-propre ou notre vanité.

» Lorsque nous sommes dominés par l'esprit de vanité, nous avons de nous-mêmes et de notre propre mérite la plus haute et la plus avantageuse opinion. Moi, c'est-à-dire ce mérite que nous nous attribuons à tort ou avec raison : c'est une idole qui reçoit nos hommages, notre adoration plus que Dieu même. Malheur au téméraire, à l'audacieux qui oserait porter une main sacrilège sur l'auguste objet de notre vénération et de notre culte, il sentira le poids de notre courroux, les effets de notre vengeance.

» Ainsi, vous avez fait un travail que vous admirez comme un chef-d'œuvre. Mais voilà qu'un malencontreux censeur s'avise de ne pas partager votre admiration ; il se hasarde même à laisser échapper un mot de critique. Arrière ! ignorant, sacrilège ! Arrière !

» Ainsi, vous vous regardez comme un homme d'esprit, vous vous croyez un grand talent, une haute capacité ; vous en avez l'intime conviction. Mais voilà qu'un ami, qui vous connaît mieux que vous ne vous connaissez vous-même, a la maladresse de soulever des doutes sur la réalité de votre génie et de votre talent. Quel crime abominable ! Adieu, amitié, adieu. Tout est rompu, sacrifié.

» D'autres fois nous croyons reconnaître dans certain procédé, dans un défaut de prévenance, que l'on n'a pas pour nous toute la considération, tous les égards auxquels nous croyons avoir droit. Alors quelle tempête s'élève dans notre âme !

» La susceptibilité est, peut-être, de toutes les manifestations de la vanité, celle qui a les suites les plus funestes.

» Elle est, pour celui qui est sujet à ce vice, une source intarissable de chagrins, de dépits, de mécomptes, de déboires. Une parole échappée sans intention, un geste irréfléchi, le silence même mal interprété, en voilà assez pour piquer au vif l'esprit susceptible et l'irriter, pour lui causer un trouble, une agitation extrêmes. Pour un rien, pour

une bagatelle, il se brouille avec ses meilleurs amis, et leur garde rancune. Ah ! il est bien à plaindre, car il est malheureux. (*Id., ibid.*). »

VIII. — « Le *luxé* est la sixième manifestation de l'orgueil.

» Définir ce qui, dans certaines positions serait *luxé*, et dans d'autres ne serait que *convenances*, est une question délicate, ardue même, et pour laquelle il faudrait entrer, pour ainsi dire, dans le détail de chacune des conditions de la vie, détail que ne comportent pas les bornes de nos courts entretiens. Je me bornerai à vous expliquer brièvement ce que nous entendons ici par *luxé*, et à en faire l'application à quelques-unes des circonstances les plus ordinaires et les plus communes de la vie.

» J'appelle *luxé* certaine affectation vaniteuse à étaler dans notre train de vie une magnificence qui n'est pas en rapport avec notre fortune ou avec le rang que nous occupons dans la société.

» Je dis *affectation vaniteuse* : c'est-à-dire qui a pour principe l'orgueil, la vanité, le désir de paraître, de nous élever au-dessus de nos égaux, ou d'égaliser ceux d'une condition supérieure.

» Cet étalage ne serait pas *luxé*, ou pourrait n'être pas coupable, s'il n'avait pas pour motif la vanité. Ainsi le déploiement de pompe et de magnificence pour recevoir un haut personnage qui par son rang a droit à des égards et à des honneurs extraordinaires ; pour témoigner notre reconnaissance à un bienfaiteur à qui cette pompe fera plaisir ; pour contribuer à une œuvre de charité et de bienfaisance.

» J'ai dit : *magnificence dans notre train de vie* : c'est-à-dire dans tout ce qui, selon les différentes conditions peut être un sujet de *luxé* : somptuosité de nos maisons ou de nos appartements, richesse des ameublements et des décorations, faste des équipages et du train, éclat des parures, pompe des fêtes, recherche des mets et des vins qui couvrent nos tables, etc.

» J'ai dit : *qui n'est pas en rapport avec notre fortune*. Ce qui n'est que convenance pour le riche peut être *luxé* pour celui qui a peu de fortune. Mais dans aucune condi-

tion nous ne devons dépasser les bornes de nos ressources.

» Or, nous les dépassons, ces bornes, toutes les fois que, par le train de vie que nous menons et les dépenses qu'il exige, nous compromettons ou notre propre avenir ou l'accomplissement de nos devoirs de justice ou de charité envers le prochain.

» Notre propre avenir. Ainsi, celui qui par ses folles dépenses s'exposerait à tomber dans la misère et à manquer de moyens d'existence.

» Nos devoirs de justice envers le prochain. Ainsi celui qui s'exposerait à ne pouvoir pas remplir des engagements contractés, à ne pouvoir pas payer ses dettes. Ainsi encore celui qui, pour des travaux de luxe, emploie des ouvriers qu'il ne peut ou qu'il néglige de payer en temps convenable, et dont il compromet par là les intérêts. Ainsi ce père et cette mère de famille qui se mettent hors d'état de donner à leurs enfants une éducation convenable, et de leur procurer des établissements selon leur condition.

» Devoirs de charité. Ainsi celui qui se met hors d'état de faire les aumônes auxquelles il est obligé. Le riche doit être la seconde Providence des pauvres. Il est repréhensible devant Dieu, il n'est pas excusé de ne pas faire l'aumône lorsqu'il a dépensé en prodigalités tout son superflu.

» Ainsi encore celui qui presse un ouvrier, le force de travailler au-delà de ses forces, de manière à altérer sa santé, ou de travailler fêtes et dimanches. On veut avoir un objet de luxe, tel jour, à tel moment; on presse, on exige impérieusement, on menace un ouvrier de le quitter, et le pauvre ouvrier qui craint de perdre une bonne pratique, son gagne-pain, au risque de détruire sa santé, malgré le cri de sa conscience, se voit obligé de céder aux exigences.

» Enfin, j'ai dit : *avec le rang que nous occupons dans la société*. Le luxe qui, dans certaines circonstances, est excusé par la fortune, peut l'être aussi par les exigences du rang que nos fonctions nous obligent de tenir.

Comme il est nécessaire pour le maintien de l'ordre dans la société, qu'il y ait des hommes revêtus d'autorité, il est nécessaire aussi que ces hommes soient entourés d'un appareil qui impose, tiennent un rang qui commande le respect. Le fonctionnaire qui compromettrait son autorité

par ses lésineries serait coupable; mais il le serait aussi s'il voulait marcher de pair avec ceux qui, dans l'échelle sociale, sont placés à un degré supérieur. Il le serait surtout si, par ses prodigalités, il s'exposait à ne pouvoir plus tenir le rang honorable que lui impose sa position.

» Après ces simples explications, il nous est facile de comprendre ce que c'est que le luxe réprouvé par Jésus-Christ, et en quoi il diffère de ce que nous appellerons légitimes convenances de la société. Ici, nous voulons seulement tenir notre rang, sans chercher à nous faire remarquer ni à nous élever au-dessus des autres, et sans dépenser au-delà de nos ressources. Dans le luxe, au contraire, enflés par l'orgueil, nous voulons par notre éclat et notre magnificence, effacer nos égaux et même ceux qui sont au-dessus de nous; ou bien, poussés par une ridicule vanité, nous voulons à tout prix attirer les regards, nous distinguer. A défaut de qualités et de mérites personnels, nous nous distinguons par de folles dépenses ou du moins par des dépenses que ne comportent pas notre rang et notre fortune.

» O vous, qui faites de vos biens un si déplorable usage, oubliez-vous que vous n'en êtes que les économes et les administrateurs, que votre superflu est le patrimoine des pauvres? Oubliez-vous que, tandis que vous gaspillez par d'inutiles dépenses des biens que vous tenez de la libéralité de notre commun Père qui est dans les cieus, plusieurs de vos frères sont dans le besoin et meurent d'inanition; que de pauvres enfants, de pauvres orphelins n'ont pas de pain pour apaiser la faim qui les dévore, n'ont pas de vêtement pour couvrir leur nudité, pas de feu pour réchauffer leurs membres glacés et transis par le froid?

» Que m'importe? me répondront quelques-uns.

» Que m'importe? Ah! prenez garde: c'est la réponse de Caïn, le meurtrier de son frère, quand Dieu lui reprocha son crime. Malheureux! lui dit le Seigneur, n'entends-tu pas la voix du sang de ton frère qui s'élève de la terre et crie vengeance contre toi? Sache donc que dès maintenant tu es maudit sur la terre où te poursuivra partout ta malediction : *Et nunc maledictus eris super terram.*

» Êtes-vous moins criminel, que ne fut ce premier fra-

tricide? Gar, dit un Père : *Non pavisti, occidisti*. Qui, ce pauvre qui meurt de faim, tandis que vous gaspillez, ce pauvre dont vous pouviez sauver la vie avec les miettes qui tombaient de votre table somptueuse, et à qui vous les avez refusées, ce pauvre, votre frère, c'est vous qui l'avez tué : *Non pavisti, occidisti*. Ah! dès maintenant une voix accusatrice s'élève contre vous de la terre et demande vengeance au ciel, et elle s'élèvera bien plus terrible encore, cette voix, au jour du jugement. Ce ne sera plus ce malheureux que vous regardiez avec mépris, que vous repoussiez avec dureté, que vous laissiez souffrir et périr sans pitié, ce sera Jésus-Christ lui-même qui vous dira :

« J'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire; j'ai été nu, et vous ne m'avez pas couvert; vous m'avez préféré de vils animaux, des valets fainéants, de misérables créatures dépravées et perdues. Allez, maudits, allez recevoir le châtement réservé aux cœurs durs et insensibles. »

Mais, ce n'est pas seulement chez les riches et dans les hautes classes que la vanité se manifeste par le faste et le luxe; elle fait aussi de bien déplorables ravages dans toutes les autres classes de la société.

Ne voyons-nous pas d'honorables industriels et commerçants, des cultivateurs aisés, qui, enflés par la prospérité de leurs affaires, prennent fantaisie de s'élever au-dessus de leurs voisins pour l'étalage du luxe. Ils mènent des trains princiers, ont des maisons comme des palais, des chevaux fringants, de riches attelages; et pour suffire à ces folles dépenses, ils pressurent de malheureux ouvriers, exploitent leurs sueurs.

Ne les voyons-nous pas, entraînés par le goût du luxe, négliger le soin de leurs affaires, employer, pour satisfaire à ses exigences, les fonds nécessaires à leur industrie, à leur négoce, à la culture de leurs terres, faire des emprunts, s'obérer et courir comme des insensés à leur ruine.

Voyez cet honnête artisan qui gagne son pain à la sueur de son front. Il ne peut pas se faire remarquer par un grand train de maison, par de somptueux appartements. Mais, arrive-t-il une fête, une noce, quel déploie-

ment de luxe! que de folles dépenses! En un jour il va gaspiller tout le fruit de son travail d'une année, ce qui aurait suffi pour le faire vivre lui et sa famille pendant longtemps; il va se mettre dans un état de gêne dont il ne sortira qu'au prix d'un surcroît de travail et de privations qu'il devra s'imposer.

Parlerai-je du luxe effréné des parures et de la toilette, plaies cruelles des classes ouvrières? Luxe ordinairement ridicule, quelquefois criminel, quand des pensées coupables président à cette recherche d'ajustements, mais toujours dangereux.

Dangereux pour la vertu.

« Savez-vous à quoi vous exposez, filles, femmes chrétiennes, par ce soin excessif que vous apportez à votre mise, à votre toilette? Vous voulez vous faire remarquer : on vous remarquera en effet; il se trouvera peut-être sur votre passage quelqu'un de nos êtres dégradés, de ces libertins sans cœur et sans principes, qui se font un jeu de la vertu et de l'honneur d'une fille, d'une femme. A votre mise, il jugera que vous voulez plaire, et de son côté il s'efforcera de vous plaire aussi : pour y réussir, il flattera votre vanité, exaltera votre beauté, vos charmes, vos parures. — Ne vous laisserez-vous pas prendre à l'appât? Et qui peut prévoir les suites d'une démarche légère et imprudente tout au plus dans le principe, mais dont vous n'aurez pas calculé la portée? »

Dangereux pour votre réputation.

Si votre vertu échappe au naufrage, en sera-t-il de même de votre réputation? Vous surtout, épouse, mère de famille. Cette recherche dans vos parures ne peut-elle pas soulever des doutes, faire concevoir des soupçons sur votre vertu? Le monde est méchant, vous le savez, et il suppose facilement le mal sur les moindres apparences. La vertu la plus pure elle-même n'est pas à l'abri de ses soupçons injurieux et de ses injustes accusations. Il supposera donc des motifs à cet étalage de luxe; et, croyez-le, il ne choisira pas les motifs les plus innocents et les plus purs : il supposera que vous voulez plaire, et que celui à qui vous voulez plaire n'est pas celui à qui seul vous devez plaire. Supposition fautive et injuste à votre égard, j'en conviens;

mais supposition qui, toute fausse et injuste qu'elle sera, n'en produira pas moins ses pernicioeux effets, imprimera à votre réputation, qui doit vous être si précieuse, une tache déplorable, peut-être ineffaçable.

» Dangereux pour la fortune, souvent compromise par les dépenses qu'occasionne le luxe des toilettes.

» Ce laborieux ouvrier vivrait à l'aise du produit de son travail, il ferait honneur à ses affaires, il ferait même des économies pour ses vieux jours; mais il a une femme, des filles qui ne rêvent que toilette; tous les jours il faut de nouvelles parures, de nouveaux ajustements, de nouveaux atours. Pauvre époux! pauvre père! Pour avoir la paix, il est obligé de céder; le prix de ses sueurs ne suffit pas, il contracte encore des dettes.

» Dangereux pour l'ordre et la paix du ménage.

» N'est-ce pas de là que viennent bien des dissensions, des querelles dans le ménage? Un époux jaloux de faire honneur à ses affaires, veut mettre ordre à ses dépenses: il résiste aux caprices et aux exigences d'une femme coquette: de là des murmures, des bouderies, des pleurs, des reproches suivis souvent de désordres plus graves.

» Dangereux surtout pour l'avenir des enfants à qui on inspire ce goût dangereux.

» Car croyez-vous que des jeunes filles qui auront constamment sous les yeux une mère qui ne rêvera, ne parlera que toilette et parures, n'en prendront pas elles-mêmes le goût, surtout si à l'exemple on ajoute les leçons?

» Oui, les leçons! Combien ne voyons-nous pas de ces mères vaniteuses et idolâtres de leurs enfants, qui s'ingénient à développer dès leur plus tendre enfance ce germe funeste de la vanité.

» On ne leur a pas encore parlé de Dieu; on ne leur a pas encore appris à prononcer son nom, à le prier; on néglige leur éducation, on recule devant les dépenses nécessaires pour leur donner une instruction convenable; mais en revanche on leur a parlé de leurs charmes naissants, de leurs grâces enfantines; on les pare comme des idoles et on s'extasie devant eux. On veut qu'ils effacent les autres par la richesse et l'élégance de leur mise; on ne re-

culé devant aucun frais; on s'impose des privations, on se prive du nécessaire.

» Parents aveugles! avez-vous calculé les suites funestes de cet amour de la toilette que vous inspirez à vos filles? D'abord, tous ces ajustements frivoles dont vous donnez le goût les feront-ils estimer davantage? Aideront-ils à leur établissement? leur feront-ils trouver des époux qui les rendent heureuses? Non, non, ne le croyez pas. Les jeunes gens sages et vertueux, qui seuls font les bons maris, croient peu à la vertu de jeunes filles coquettes, et n'en font jamais leurs compagnes.

» Mais n'avez-vous pas quelque chose de plus triste à craindre que ce désappointement? Ah! tremblez, tremblez pour leur vertu! tremblez, tremblez que vous n'ayez un jour à répandre des larmes bien amères sur les suites de votre sottise vanité.

» N'est-ce pas de là, en effet, de cet amour de la toilette que viennent les scandales qui parfois affligent une famille, en y portant le déshonneur? N'est-ce pas cet amour de la toilette qui fait émigrer de nos campagnes tant de jeunes filles vers la grande ville où elles vont perdre le peu de vertu qui leur reste, quand encore elles ont pu en conserver quelques débris? Le dirai-je?... Mais ne faut-il pas vous montrer l'abîme affreux jusqu'au fond duquel votre amour aveugle pour vos enfants peut les précipiter? Eh bien! oui, je le dirai: n'est-ce pas ce goût du luxe, cet amour de la toilette qui peuplent les bouges et les honteux repaires du libertinage et de l'ignominie. (*Id., ibid.*) ?

IX. — « L'ambition, septième degré de l'orgueil.

» Cette orgueilleuse pensée que Lucifer avait conçue de s'élever jusqu'au trône du Très-Haut, et de devenir son égal, pensée qu'il souffla ensuite dans le cœur de nos premiers parents: *Eritis sicut Dii*: « vous serez comme des Dieux! » cette pensée détestable et criminelle, il n'a cessé de la souffler dans le cœur de tous les enfants d'Adam et d'Eve: Je monterai, je m'élèverai au-dessus de mes égaux d'abord, de ceux qui me dominent ensuite, de tous enfin; à mon tour et seul, je les dominerai tous, je serai comme un Dieu sur la terre! Voilà, au fond et en réalité, la pensée de l'ambitieux; voilà son désir, quelques démonstra-

tions, quelques protestations qu'il fasse de modestie, d'abnégation d'intérêt propre et de dévouement au bien public. *Moi! moi seul au-dessus de tous! Exaltabo solum meum, et similis ero Altissimo!*

» Mais, comme toutes les passions, et plus encore que toutes les autres, l'orgueil ne dit jamais : assez. Il est insatiable. Nous ne nous en tiendrons donc pas à cette contemplation ni à cette manifestation de nos prétendus mérites, ou de ce que nous croyons propre à nous en donner aux yeux des hommes; nous aspirerons à y ajouter encore en nous élevant sur l'échelle sociale à un degré supérieur à celui que nous occupons, soit par la possession des dignités et des honneurs, soit en nous élevant à une condition plus honorable et plus considérée que la nôtre.

» Nous y aspirons d'autant plus facilement, que la bonne opinion que nous avons de nous-même nous persuade que rien n'est au-dessus de notre mérite ou de notre capacité.

» C'est cette aspiration orgueilleuse à nous élever qu'on appelle *ambition*.

» On définit ordinairement l'ambition : un désir déréglé de s'élever aux dignités de l'Église ou de l'État, qu'on recherche principalement en vue de la considération et des honneurs qui y sont attachés.

» Nous l'envisagerons ici sous un point de vue plus étendu, nous lui donnerons un champ plus vaste. Selon nous, l'ambition n'a pas seulement pour objet les honneurs et les dignités, mais aussi tout ce qui, aux yeux des hommes, peut nous élever en nous attirant plus de considération. Nous appelons aussi ambition ces aspirations de toutes les classes de la société à quitter la position qu'elles occupent pour monter à une position supérieure et plus distinguée.

» Nous la définissons : un désir désordonné de nous élever : *Exaltabo solum meum*.

» Je dis un désir désordonné, parce que ce désir peut n'être pas déréglé et devenir légitime. Le désir de l'élevation, des honneurs, de la puissance n'est pas mauvais de sa nature, Dieu ne le réprovoque pas toujours : Car, dit Job, Dieu ne rejette pas les puissants, puisqu'il est lui-même

puissant : *Deus potentes non abiecit, cum ipse sit potens.* Il ne réprovoque que les désirs d'élevation qui ne sont pas selon l'ordre.

» Le désir de nous élever peut être désordonné de plusieurs manières.

» D'abord, dans son objet : quand nous désirons des choses au-dessus de nous, c'est-à-dire au-dessus de notre mérite, de notre capacité ou de ce que permet notre position.

» En second lieu, dans ses motifs : quand nous ne nous proposons pas la gloire de Dieu, ni le bien du prochain, ni notre propre sanctification ; mais que nous ne sommes inspirés que par la vaine gloire, par le plaisir de recevoir des hommages, par l'amour de la domination, par la présomption de notre propre mérite, et en général par tout principe que réprovoque la loi divine.

» En troisième lieu, dans ses moyens : quand, pour le satisfaire, nous suivons des voies contraires à la droiture, à la justice et à la charité ; quand nous employons l'intrigue, la corruption, l'adulation, la dissimulation, la détraction, nous inquiétant peu de l'honnêteté des mesures, mais uniquement de leur efficacité.

» En quatrième lieu, enfin, en lui-même : quand il est tellement ardent et impétueux, qu'il absorbe toutes nos pensées ; quand il est insatiable, ne connaissant ni bornes ni mesures ; quand il est insubordonné, ne recevant pas de la main de Dieu, et le bon succès avec reconnaissance, et le mauvais avec résignation.

» Il n'est pas nécessaire que tous ces défauts se trouvent réunis dans notre désir d'élevation pour qu'il soit déréglé ; il suffit qu'un seul l'entache ; pour être irrépréhensible et légitime, il doit les exclure tous.

» Au faite des grandeurs où la main de Dieu l'a porté, et où l'ont conduit ses grandes actions, David proteste que son cœur ne s'est point enflé d'orgueil, que ses yeux ne se sont point élevés, qu'il ne s'est point engagé dans des démarches grandes et éclatantes qui fussent au-dessus de lui : *Domine, non est exaltatum cor meum, neque elati sunt oculi mei, neque ambulavi in magnis, neque in mirabilibus super me.*

» Voilà un beau modèle des sentiments dont nous devons être animés, et des dispositions que nous devons apporter dans la recherche des honneurs et des dignités. N'aspirez jamais à une élévation qui soit au-dessus de notre mérite et de notre capacité; ayons en vue, dans cette élévation, non notre propre gloire, mais la gloire de Dieu et le bien du prochain; pour y arriver, suivons invariablement la voie tracée par l'honneur et la justice. Que nos désirs toujours modérés soient soumis à la volonté de Dieu, et soyons toujours disposés à recevoir de sa main l'humiliation, comme l'honneur et l'élévation. Oui, imitons ce beau modèle, suivons ces règles, et nous ne serons pas ambitieux, ou du moins notre ambition n'aura rien de déréglé et de coupable.

» J'ai dit: *désir de nous élever.*

» J'entends par là toute sorte d'élévation, soit dans les hautes régions de la société, soit dans ses derniers degrés, soit par les emplois, les dignités et les honneurs, soit en arrivant à une position sociale plus honorable et plus distinguée.

» L'ambition, entendue dans ce sens large et vrai, n'est pas seulement le partage de quelques classes, ce n'est pas seulement le vice des grands, elle est le partage de toutes les classes de la société; elle est en quelque sorte un vice universel: elle se trouve au village, dans la cabane du pauvre, sous le chaume du paysan comme dans les cours des princes et dans les palais des potentats; sous la blouse de l'ouvrier comme sous l'habit doré du haut dignitaire.

» Est-il une passion plus contraire à l'esprit de l'Évangile, plus en opposition avec les exemples et les préceptes de Jésus-Christ?

» Voyez avec quel soin le divin Sauveur la repousse de sa personne. Pour n'être pas soupçonné d'aspirer aux grandeurs humaines, il déclare formellement que son royaume n'est pas de ce monde. En conséquence de son principe, tantôt il refuse de se rendre juge dans une question de propriété, tantôt il s'enfuit pour se soustraire aux empressements d'un peuple qui, émerveillé de ses miracles, veut le faire roi.

» Ce qu'il nous montre par ses exemples, il nous l'enseigne d'une manière plus claire et plus positive encore par ses leçons.

» *Celui qui s'élève, dit-il, sera humilié et abaissé; celui, au contraire, qui s'humilie et s'abaisse, sera élevé. — Celui qui est élévation parmi les hommes, dit-il encore, est abomination aux yeux de Dieu. — Ayez soin, recommande-t-il à ses disciples, ayez soin de vous préserver du vice des Scribes, qui marchent revêtus d'ornements d'honneur, se font rendre des respects, exigent les premières places dans les maisons et les synagogues.* » Interrogé par quelques-uns de ses disciples sur celui qui est le plus grand dans le royaume des cieux, il fait amener au milieu d'eux un enfant, et leur dit: « *En vérité, en vérité, je vous le déclare: si vous ne devenez petits comme des enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux.* »

Égarés par la fausse idée qu'ils s'étaient formée, idée du reste qui était commune à toute la nation juive, sur le règne temporel du Messie, deux des apôtres, les fils de Zébédée, avaient engagé leur mère à venir demander à Jésus-Christ de les placer tous deux dans son royaume, l'un à sa droite et l'autre à sa gauche: « Vous ne savez ce que vous demandez, leur dit le Sauveur. Pouvez-vous boire le calice amer que je dois boire moi-même: *Potestis bibere calicem quem ego bibiturus sum?* — Nous le pouvons, répondent les présomptueux apôtres: *Possumus.* — Ce calice, vous le boirez en effet, reprend Jésus-Christ; mais quant à vous faire asseoir à ma droite ou à ma gauche, c'est une faveur qu'il ne m'appartient pas de vous accorder; elle est pour ceux à qui elle a été destinée par mon Père: *Sed quibus paratum est a Patre meo.* » (L'Apôtre des Chaumières, *ibid.*), »

X. — « La présomption, huitième degré de l'orgueil.

» On appelle *présomption* l'opinion trop avantageuse que nous avons de nous-mêmes.

» Je dis: *opinion trop avantageuse*; c'est-à-dire quand nous nous attribuons des qualités que nous ne possédons pas, ou que nous apprécions au-dessus de leur valeur celles que nous possédons.

» C'est dans cette appréciation exagérée de notre mérite

que se trouve la différence entre la présomption et la vaine gloire. Dans celle-ci, nous nous contentons de contempler avec complaisance nos mérites réels ou imaginaires; et de savourer avec délices la fumée de gloire qui s'en échappe. Dans la présomption, nous contemplons aussi avec complaisance nos mérites; mais nous ne nous en tenons pas là; nous nous en faisons encore une idée exagérée; nous nous les représentons comme bien supérieurs à ce qu'ils sont en réalité.

» Je dis: *de nous-mêmes*. J'entends par là tout ce qui en nous et hors de nous peut nous donner quelque mérite, devenir l'objet d'une appréciation exagérée, et par là de notre présomption.

» *En nous*: Je veux dire les avantages du corps: la force, la beauté, la santé, l'adresse; les facultés de l'âme: l'esprit, l'intelligence, la mémoire, l'imagination; les talents acquis par l'étude et l'expérience, l'érudition, l'éloquence, la science des affaires; l'habileté; les qualités morales, ou nos vertus.

» *Hors de nous*: Je veux dire notre naissance, notre crédit, notre réputation, notre fortune.

» La présomption naît de l'orgueil. Elle a son principe et sa source dans cet amour déréglé de nous-mêmes qui, en enveloppant de ténèbres notre intelligence, lui fait voir nos mérites comme bien supérieurs à ce qu'ils sont en réalité.

» La présomption, fille de l'orgueil, a une fécondité presque égale à celle de sa mère. La plupart des vices qui naissent de l'orgueil, naissent par la présomption: c'est elle qui produit presque tous ceux que nous vous avons déjà présentés comme des manifestations de la vaine gloire.

» La jactance: Si nous aimons à parler de nous avantageusement et à nous vanter, n'est-ce pas parce que nous avons de nous-mêmes une opinion excessivement avantageuse?

» La fatuité et le pédantisme: Si nous mettons de l'affectation dans notre démarche, notre maintien et nos manières, si nous prenons un ton ridicule de suffisance, n'est-ce pas parce que nous nous regardons comme des personnages de mérite et d'importance?

» La hauteur et le dédain: Si nous affectons un ton fier et altier, si nous regardons les autres d'un air dédaigneux et méprisant, n'est-ce pas parce que nous nous croyons un mérite bien supérieur au leur?

» La susceptibilité: Si nous sommes sensibles à tout ce qui froisse nos prétentions, à tout ce qui blesse notre amour-propre, n'est-ce pas parce que nous avons de nous-mêmes une haute opinion, et que nous nous croyons des droits incontestables à l'estime, au respect et aux égards de tout le monde?

» Et l'ambition elle-même n'est-elle pas produite, alimentée par notre présomption? N'est-ce pas cette persuasion où nous sommes de notre mérite et de notre capacité, qui nous fait prétendre à l'élévation, aspirer à nos honneurs et aux dignités?

» Mais outre ces vices que nous connaissons déjà, et que je ne fais que vous rappeler ici, il en est encore d'autres dont je ne vous ai pas parlé, et qu'elle produit d'une manière plus directe et plus immédiate.

» Le premier et principal effet de la présomption, Mes Frères, c'est de nous inspirer une confiance excessive, démesurée en nous-mêmes. Or, de cette confiance naît d'abord la témérité.

» Confiant en sa force, et pour en faire parade, un ouvrier entreprend des courses ou des travaux excessifs; il se fera un point d'honneur de porter des fardeaux énormes... Confiant en notre intelligence, en notre capacité, nous n'hésitons pas à nous charger d'affaires difficiles, sans examiner si nous possédons les lumières, l'expérience et l'habileté qu'elles exigent; nous prenons inconsidérément des engagements, sans nous assurer si nous sommes en mesure de les remplir; nous nous mêlons de donner des conseils pour des affaires que nous connaissons à peine, et sans en calculer les conséquences. Confiant en notre science, en notre érudition, nous nous jetons dans des discussions épineuses sur des matières dont nous possédons à peine les premières notions. Enfin confiant dans notre vertu, nous nous exposons témérairement à la tentation. Nous exposons notre foi par la lecture d'ouvrages impies ou hétérodoxes, ou par nos rapports avec des personnes sans foi et

sans religion. Nous exposons notre pureté par la lecture de livres immoraux, par des regards imprudents, par des fréquentations dangereuses.

» De cette confiance téméraire en nous-mêmes naît encore l'imprudence, c'est-à-dire le mépris ou la négligence des mesures de précaution que commande la prudence.

» L'homme présomptueux ne doute de rien : il se croit au-dessus des règles de la prudence ordinaire et dispensé de s'y soumettre.

» Jeunes gens si confiants en vous-mêmes, et si souvent téméraires et imprudents, c'est donc à vous surtout que j'adresserai en finissant les sages leçons et les salutaires avertissements que l'Esprit-Saint nous donne sur ce vice si commun à votre âge. C'est à vous surtout que je dirai avec saint Paul : « Gardons-nous bien de nous confier en nous-mêmes : *Non simus fidentes in nobis, sed in Deo.* » Avec Jésus-Christ : « Ne tentons pas Dieu par notre témérité : *Non tentabis Dominum Deum tuum.* » Avec le Sage : « Ne nous exposons pas imprudemment au danger ; » car celui qui aime le péril y périra : *Qui amat periculum in illo peribit.* »

» Mais ce que je dis là spécialement à la jeunesse, je dois le dire à tous. Qui de nous peut se flatter d'être exempt de présomption ? Le prétendre serait une preuve de présomption même. Oui, c'est à tous que je dis : *Non simus fidentes in nobis, sed in Deo.* Ne mettons pas en nous-mêmes notre confiance, mais en Dieu. « Car celui qui met en Dieu sa confiance, dit encore l'Esprit-Saint, n'a rien à craindre ; il ne sera jamais confondu. (*L'Apôtre des Chaumières, ibid.*) »

XI. — « L'hypocrisie, neuvième degré de l'orgueil.

» Fille de l'orgueil, l'hypocrisie en est la compagne presque inséparable, et l'un des plus puissants auxiliaires. Elle sert à l'homme vaniteux à capter l'estime et les éloges ; elle sert à l'ambition à s'élever aux grandeurs. Vice aussi commun qu'il est odieux et méprisable (*Id., ibid.*) »

Voyez *Hypocrisie*.

XII. — « L'orgueil, dit le Sage, est un vice odieux, détestable, et aux yeux de Dieu, et aux yeux des hommes : *Odibilis coram Deo est et hominibus superbia.* »

« 1^o Odieux aux yeux de Dieu.

» De quoi vous enorgueillissez-vous, cendre et pous sière ?
 » *Quid superbit terra et cinis?* — Qu'avez-vous, pauvre et chétive créature, que vous n'avez reçu ? Dons de la nature et de la grace, dons de la naissance et de la fortune, qualités du corps, facultés de l'âme, n'est-ce pas de Dieu que vous les tenez ? Vos vertus même, le peu de bien que vous faites, n'est-ce pas à sa grâce que vous en êtes redevable ?
Quid habes quod non accepisti ? Et puisque vous les avez reçus, de quel droit vous en glorifiez-vous, comme si vous ne les aviez pas reçus, comme si vous n'en étiez redevable qu'à vous-même ? *Si autem accepisti quid gloriaris quasi non acceperis ?* Cette gloire revient à Dieu : à lui seul appartient toute gloire et tout honneur : *Deo soli honor et gloria* ; seul, il est le principe et la fin de toutes choses, l'auteur de tout don parfait. Tout vient de lui, tout a été fait par lui : *Per ipsum facta sunt omnia*, et tout a été fait pour lui : *Omnia propter semetipsum operatus est Deus.*

» Que faisons-nous donc, en nous enorgueillissant des avantages que nous ne possédons que parce que Dieu nous en a enrichis, et qu'il ne nous a donnés qu'à cause de lui-même ? Nous voulons, infidèles et ingrats, nous voulons lui ravir sa gloire, cette gloire dont il est si jaloux, cette gloire qu'il nous déclare lui-même ne vouloir céder à personne : *Gloriam meam alteri non dabo.*

» 2^o Odieux aux yeux des hommes.

» Par un vice de notre nature corrompue, nous avons tous un fond d'amour-propre qui nous fait voir d'un œil jaloux la supériorité des autres, comme si elle était pour nous une humiliation. Ce sentiment d'envie, nous avons peine à nous en défendre, lors même que cette supériorité est juste et méritée. A plus forte raison sommes-nous froissés par les prétentions à la supériorité de ceux à qui elle n'appartient pas plus qu'à nous.

» Les deux fils de Zébédée ont fait demander par leur mère à Jésus-Christ, de les placer tous deux dans son royaume, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche. Voyez quel émoi excite parmi les autres disciples cette ambitieuse supplication. Comme éclatent les murmures, les plaintes, l'indignation même ! *Et audientes decem indignati sunt de duobus fratribus.*